



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Ce qui s'est créé de plus nombreux à Paris cette semaine, ce sont les habits amazones; on en expédie une grande quantité en province, aux eaux, dans les châteaux, partout où la saison prépare les plaisirs de la chasse et de la promenade.

L'habit d'amazone, comme on le fait, supporte peu de variété. Pour les rares jours de grande chaleur, quelques-uns sont en coutil et le plus généralement en drap avec corsage ouvert ou boutonné, selon la fantaisie, avec parements plus ou moins évasés, manches justes, arrêtées au poignet ou un peu ouvertes sur le côté pour laisser apercevoir les manchettes ou sous-manches de batiste.

Quelques femmes font faire un corsage

en velours pour mettre avec le jupon de drap; ce corsage, à basques, forme Montpensier, orné de brandebourgs ou d'une double rangée de boutons, assez ouvert pour bien laisser voir la chemisette de dessous. Les manches à large parement assez ouvert pour laisser voir la manche de dessous, semblable à la chemisette; ces genres d'amazones se mettent pour les visites que l'on fait dans les châteaux voisins.

Pour quelques unes, la coiffure est encore le classique et abominable chapeau d'homme; les femmes qui comprennent mieux le cachet de leur physionomie portent de ravissantes petites casquettes ou de petits chapeaux forme ronde, en velours ou feutre, avec une seule plume couchée sur le côté, ou un cercle de velours arrêté sur le côté par un nœud à bouts flottants. Toutes ces formes de coiffures se trouvent dans

leurs plus ravissantes variétés chez Desprey¹.

La cravache est toujours *le bijou* obligé de ce costume. C'est chez Verdier² qu'on peut voir avec quelle élégante habileté on y a employé l'or, les turquoises, les pierrieres, etc.

Quant aux corsets qui conviennent à ces costumes, les corsets *andalous* de Josselin³ renferment toutes les conditions qui font la grâce et la souplesse en complétant l'élégance de l'habit; aussi en est-il toujours la fondation indispensable.

Pour chaussures, ce sont des bottines à boutons et à petits talons. — Caux⁴ excelle en ce genre.

Les gants, forme un peu crispin, en peau de Suède ou castor; le revers du gant est quelquefois en velours noir. C'est là où Mayer⁵ fait valoir la prépondérance de son goût.

L'habit d'amazone, de quelque forme qu'il soit, est produit par Robin⁶ dans les plus délicates perfections de sa forme et de son style.

— L'approche des soirées et des fins de journée fait reparaitre en foule les cazawecks et pardessus de toutes sortes. Pour chez soi, pour jeter par-dessus une petite toilette d'été, on fait beaucoup de ces petits cazawecks en taffetas ou levantine noire, doublés de taffetas rose ou lilas, très-légèrement ouatés, ornés sur le devant d'une double rangée de petits boutons grelots, et qui servent à fermer à volonté le cazaweck; ce genre est plus nouveau que les olives et gros boutons qui, néanmoins, se portent encore. — Ces cazawecks se font carrés ou arrondis sur le devant, mais toujours assez longs pour avoir de petites poches sur les côtés. Il est certain qu'on en portera une foule en velours de toutes les couleurs.

— Dans les grands magasins nous apercevons déjà toutes les étoffes d'automne. Beaucoup de popelines écossaises, de pékins à large rayure et des cachemires à lignes satinées.

— Dans quelques jours nous aurons à vous parler des mantelets dont on étudie la forme; cependant, ce que nous pouvons

dire à l'avance, c'est qu'ils auront plus d'ampleur que l'année dernière.

DEUIL. — Le premier deuil se porte en mérinos, barpout ou cachemire uni. — Les robes ont forme de redingotes, avec larges galons mats, ou un simple ourlet; les boutons en soie *grappée*, petits ou très-grands, à volonté. — On peut les remplacer par une double rangée d'olives retenues par une ganse. — Une cordelière pour ceinture ou un ruban à boucle.

Le premier deuil ne supporte guère des robes *façonnées*, lorsqu'on veut le porter dans toute sa rigidité. Ce sont des corsages peignoirs ou montants et boutonnés. Les manches collantes ou demi-larges et froncées sur un poignet.

Sur ce poignet se placent des manchettes en crêpe, et autour du cou une ruche en crêpe gaufré, ou bien des petits collets de crêpe lisse, brodés en soutache de soie noire.

Pour coiffures, des bonnets en crêpe avec barbes pareilles. — Mais cette composition étant un peu dure pour la physionomie, on y substitue assez vite les bonnets de tulle uni, puis ceux de dentelle.

Les capotes en crêpe à coulisses, avec voile pareil cousu au bord.

Des châles, mantelets ou écharpes en étoffe comme celle des robes. — Un galon uni, ou une frange pour garniture.

Le second deuil est encore en laine, mais moins sévère. Il autorise les enjolivements en passementerie, les broderies en soie sur laine; les boutons de jais et les accessoires: manchettes, fichus, etc., etc., en dentelle noire.

Avant le *demi-deuil* on peut déjà adopter la soie; mais des soies unies et de nuances peu brillantes. — On les garnit de ruches de rubans, de hauts volants, ou d'un grand nombre de petits. — Deux hauts volants en crêpe lisse, noir, sur une robe de taffetas, sont de très-bon goût, accompagnés d'un cannezout de crêpe lisse, à coulisses froncées et longues manches également à coulisses froncées.

Les mantelets en taffetas noir ou en tulle uni, garni de franges ou en barège, si c'est pour accompagner une robe de barège.

Les toilettes de cette dernière étoffe peuvent être très-jolies, selon qu'on les orn

¹ Boulevard des Italiens, 28. — ² Rue Richelieu, 103.

³ Rue de la Paix, 13. — ⁴ Boulevard des Italiens, 11.

⁵ Rue de la Paix, 26. — ⁶ Rue Saint-Marc, 21.

de légères passementeries ou de petits velours placés sur les volants, soit sur cinq ou dix rangs, soit formant des losanges, des grecques, ou tout autre dessin. — Entre chaque volant, le même dessin est répété sur le jupon, et se dispose aussi sur les deux côtés du corsage s'il est montant, et sur la berthe s'il est décolleté.

Toutes les coiffures se composent d'une petite fanchon de dentelle noire, d'une large barbe placée sur les cheveux, ou de petits bonnets tout en dentelle noire superposée, et ayant de chaque côté de petites rosettes ou des nœuds de velours.

Le demi-deuil a tant de variété qu'on peut lui appliquer en gris, ou blanc, ou noir, les modèles de toutes les toilettes possibles. — Le gris d'acier, orné de dentelle noire, est charmant en robe comme en redingote. — Le pékin gris à lignes ou carreaux noirs et blancs fait de délicieuses redingotes ornées de passementeries travaillées dans ces mêmes nuances. — Le barège gris ou violet uni est charmant orné des petits velours noirs et porté avec une mantille de dentelle noire. — Pour les jeunes femmes en deuil rien de plus élégant qu'une robe d'organdie blanc à trois hauts volants doublés de taffetas lilas, ou ayant un seul ruban lilas passé dans les ourlets des volants et dans un bouillonné d'organdie placé au-dessus de chaque volant. — Des redingotes en mousseline sont également charmantes doublées en lilas, et larges ceintures de ruban lilas à bouts flottants, gants et souliers lilas.

Lorsque au demi-deuil arrivent les chapeaux de paille d'Italie, de crin, de crêpe, etc., etc., on les orne de bouquets de violettes, de roses blanches, d'une branche de lilas ou de scabieuses. — Les chapeaux en tulle blanc bouillonné avec une branche de clématites lilas et blanc sont charmants. — Ceux en crêpe lilas, avec une plume lilas nuée blanc, ou en crêpe gris perle, orné d'un bouquet de têtes de plumes blanches mélangées de gris, sont très-élégants pour toilette demi-deuil.

Le grand châle de dentelle noire ou blanche trouve parfaitement sa place dans tous les costumes. — En négligé on porte d'immenses châles en barège uni blanc ou mousseline blanche à hautes franges.

On porte beaucoup de robes de taffetas

blanc sous le barège noire; quand celui-ci est orné de velours ou de broderie, l'effet en est très-joli.

Quant au costume de deuil des hommes, il n'y a vraiment rien de nouveau à signaler. — On porte les mêmes habits, les mêmes étoffes; il n'y a que le crêpe au chapeau qui se place plus ou moins large et n'a point de mode déterminée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de promenade. — Robe et mantelet de taffetas. Chapeau de crêpe.

Toilette de chez soi. — Robe à jupe détachée, et corsage formant cazaweck. Garniture en étoffe semblable à la robe et surmontée d'un plissé de rubans. Le devant du corsage est arrêté au bas de la taille par un double bouton. — Coiffure en cheveux. — Souliers de satin. — Bas de soie.

ÉVENTAILS.

Ce ne sont pas les éventails aux incrustations d'émaux et de pierreries, aux fines peintures de Watteau et de Boucher, qui sont en usage aujourd'hui. — Ces ravissants enfants du luxe et des distinctions de la parure attendent dans les magasins de Duvelleroy, passage des Panoramas, le retour de la saison des fêtes et des hautes élégances. — Mais en ce moment ce sont les éventails napolitains qui sont partout, dans tous les salons, aux théâtres, dans les promenades, et sortent en masse, chaque matin, des ateliers de Duvelleroy, où se confectionne, à raison de cinquante centimes, masse de ces éventails en papier uni, glacé, et de toutes couleurs — Ils sont très-grands, et absolument semblables aux éventails dont se servent les Italiennes. — Leur simplicité, leur bon marché, la fraîcheur qu'ils procurent, et la facilité d'en avoir pour tous ses amis, les a rendus d'un usage général, et nous les citons comme une actualité d'à-propos, et à laquelle se rattache le nom du plus célèbre magasin d'éventails de la capitale.

Les éventails napolitains s'emportent beaucoup aux bains, dans les salons de campagne et pour les voyages. — Ceux nuance scabieuse à filet d'or sont charmants.

LA VÉNUS DE M. INGRES.

La Vénus sortant de la mer sera une des œuvres importantes de ce chef d'école.

Vénus est presque de grandeur naturelle : le bras droit est relevé sur la tête ; du bras gauche, Vénus soutient sa blonde et humide chevelure, parsemée de perles blanches ; ses pieds ne sont aperçus qu'à travers la vapeur de l'onde, et en partie couverts de la blanche écume de la mer. Il va sans dire que Vénus n'est recouverte d'aucun ornement.

Quelques amours sont à ses pieds : l'un, dont le bras est charmant, porte un arc ; un autre un miroir d'acier poli. L'un d'eux baise, avec une grande expression de tendresse, un des pieds de Vénus.

C'est à Rome que M. Ingres fit, d'après nature, les études de ce tableau ; ce fut même à Rome que, d'après ces études, le tableau fut ébauché.

M. Ingres rapporta le tout à Paris, et l'ébauche, toute ébauche qu'elle était fut achetée par un des membres de la famille Delessert. Cette toile avait même un peu souffert pendant la traversée, l'eau de mer y avait fait quelques taches.

Pendant les journées de juin, M. Ingres, qui a aujourd'hui plus de soixante-huit ans, s'enferma dans son atelier, et se mit à peindre sa Vénus. Sa palette à la main, M. Ingres oublie tout.

La figure de Vénus est pleine de grâce et d'indolence ; il y reste encore, sous la peinture très-légère, l'apparence de quelques taches que M. Ingres fera sans doute disparaître ; mais le modelé est rendu avec des tons fins et charmants qui rappellent le Corrège.

Toutes les lignes de ce beau corps sont mouvementées avec la plus grande élégance ; les bras et les mains, d'un beau dessin, sont à peine peints.

Les amours ont certaines parties qui ne sont qu'ébauchées ; chez l'un d'eux, le modelé du visage, vu de profil, est très-étudié, et M. Ingres semble avoir laissé par caprice l'œil à l'état d'ébauche.

Vénus se détache sur un fond bleu qui représente les eaux de la mer ; à droite du tableau, on voit poindre les feux du soleil naissant.

M. Ingres laissera-t-il ce tableau tel qu'il

est ? et tel qu'il est c'est une très-belle chose ; c'est simple, chaste comme la beauté grecque ; ou bien M. Ingres, après n'avoir promis qu'une ébauche, tiendra-t-il à donner un tableau très-fini dans tous ses détails ?

M. Ingres n'a mis que huit jours à peindre cette Vénus ; la livrera-t-il aux orages des jugements contemporains sans plus d'études, ou bien son génie ne se séparera-t-il qu'avec douleur et en tremblant de cette belle création ?

Tout ceci est en ce moment le sujet des conversations artistiques de Paris.

LES PETITS ABBÉS.

L'aventure arrivée ces jours derniers à monseigneur de Bourges, avec un jeune mobile, rappelle une histoire à peu près semblable qui fit les délices de la cour de Louis XV, et qui semblera peut-être plaisante, même sous une République, où l'on plaisante peu. Voici cette petite historiette :

13 AOÛT 1769.—On rit beaucoup à la cour d'une plaisanterie que s'est permise M. le duc de Choiseul envers M. l'évêque d'Orléans, à un spectacle particulier que donnoit chez elle madame la comtesse d'Amblimont. Outre ce ministre et autres seigneurs de la plus grande distinction, il y avoit plusieurs prélats. Avant la comédie, M. le duc de Choiseul avoit prévenu quelques actrices. Deux s'étoient pourvues d'habits d'abbé. Elles se présentèrent dans ce costume à M. de Tarente, se donnèrent pour de jeunes candidats qui vouloient se consacrer au service des autels, et se renommèrent de la protection et même de la parenté de M. le duc de Choiseul, qui n'étoit pas loin, et vint appuyer leurs hommages et leurs demandes. Le cœur de l'évêque d'Orléans s'attendrit par sympathie sans doute ; il promit des merveilles, et, par une faveur insigne, ne put se refuser à donner l'accolade à ces deux aimables ecclésiastiques..... Quelle surprise pour le prélat lorsque, pendant le spectacle, il entrevit sur le théâtre des figures qui ressembloient beaucoup à celles qu'il avoit embrassées ! Son embarras s'accrut par une petite parade, où il fut obligé de se reconnoître. On y peignoit adroitement son aventure.





31 Août 1848.

2375.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens 1.

*Costumes des ateliers de Robins. r. St. Marc. 21. Chapeaux de Desprey 6. des Italiens.
 Gants et Cravates Mayer. Canne Verdier.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

Enfin, des couplets charmants le mirent absolument au fait. Il se prêta de la meilleure grâce à la raillerie. Les jeunes abbés, redevenues de jeunes filles très-jolies et très-aimables, se reproduisirent avec toutes sortes de grâces et de minauderies. On lui rendit les baisers qu'il avoit donnés. Cela fit l'entretien du souper. On s'étoit promis entre soi de ne point révéler les secrets de l'Eglise et d'en faire un mystère aux profanes; mais il est toujours des indiscrets qui n'ont pas scrupule de manquer à leur serment, et l'histoire perce depuis quelques jours dans le public.

UN MODÈLE.

Il y a quelques jours, un homme dont la figure et la tournure martiales indiquaient suffisamment la profession, se rendait chaque matin dans l'atelier du célèbre statuaire Pradier.

Une fois entré, il ôta sa cravate et se posa immobile sur un fauteuil.

L'artiste prenait son ébauchoir et modelait avec amour les muscles saillants et les traits fortement accusés de son modèle.

Durant les séances, la porte de l'atelier était rigoureusement fermée aux visiteurs.

Cependant un jour, entendant la voix d'un de ses amis, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, et qui demandait à entrer, l'artiste, après en avoir demandé à son tour la permission au modèle, ouvre la porte à M. Zimmermann, pianiste distingué et professeur au Conservatoire.

M. Zimmermann ne connaissant point celui qui posait, cause un instant avec M. Pradier, et va se placer ensuite, d'un air dégagé, à un piano qui se trouvait là, et sur lequel il promène nonchalamment ses doigts.

— Mon cher Zimmermann, lui dit M. Pradier en continuant son travail, j'ai là, dans la pièce à côté, une jeune fille qui vient quelquefois poser et qui a une assez belle voix; si vous la faisiez chanter, cela distrairait un peu monsieur de l'immobilité fatigante à laquelle je le condamne.

M. Zimmermann va chercher la jeune fille.

C'était une enfant de seize ans, d'une figure agréable, d'une physionomie honnête et douée d'une voix charmante.

Le professeur est transporté.

— Mais, mademoiselle, lui dit-il, vous avez une voix délicieuse et des dispositions remarquables pour le chant; si vous voulez, je vous ferai entrer au Conservatoire.

— Je ne demanderais pas mieux et je serais bien heureuse, répond la jeune fille; mais mes parents sont vieux et malades. Obligée de gagner de l'argent pour les nourrir, je pose dans les ateliers et je chante dans un café des Champs-Élysées. Si j'entrerais au Conservatoire, mon père et ma mère resteraient dans le besoin.

— Qu'à cela ne tienne, dit une voix brève et sévère; entrez au Conservatoire, je me charge de votre père et de votre mère.

C'était le modèle qui, jusque-là silencieux, interrompait ainsi la conversation.

La jeune fille le regardait d'un air étonné et ravi, partagée entre la joie et le doute.

M. Pradier riait sous cape.

M. Zimmermann, enchanté pour sa protégée de cette bonne fortune inattendue, s'approche de celui de qui elle venait, et lui dit :

— Ah! c'est très-bien, monsieur, ce que vous faites là, c'est très-bien! De tels actes de bonté sont rares!

Et comme le bienfaiteur ne paraissait pas s'apercevoir de l'importance du bienfait, M. Zimmermann finit par lui dire, non sans un certain embarras :

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Au général Cavaignac, répond la même voix brève et sévère.

M. Zimmermann comprit alors que celui qui, d'un mot, pouvait faire marcher cinq cent mille hommes, pouvait également se donner le plaisir d'un bienfait.

LES GRANDES OREILLES.

On parle d'une pièce qui serait représentée sur l'un de nos théâtres, sous le titre des *Grandes Oreilles*. — Il est impossible de prévoir sur quel canevas on brodera le sujet. — Certes, ce ne peut pas être sur le récit de M. de Monglave, que nous reproduisons ici à ce propos comme un intérêt

historique, mais non comme une donnée théâtrale.

Parmi les nations sauvages qui vivent parsemées dans le vaste empire du Brésil, une des plus remarquables a ses habitations situées de puis le dix-huitième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude australe, entre le Rio-Pardo et le Rio-Doce. Descendant des anciens *Aymores* de race *Tapuya*, ils ne se désignent eux-mêmes que par le nom d'*Edgereck-Moung*. Les *Malalès*, leurs ennemis jurés, les appellent *Epaoseck*, grande oreille; les Européens les nomment *Bolocoudos* du mot portugais *Badoque*, bonbon de tonneau. Ces deux désignations leur viennent de l'habitude où ils sont de se pratiquer, dès leur naissance, une incision à la lèvre inférieure et au bas des oreilles, et d'y introduire de petits cylindres de bois qu'ils remplacent successivement par de plus grands cylindres, jusqu'à ce qu'ils arrivent à y en introduire de la dimension d'une calotte de chapeau. Les trois cylindres monstrueux, entourés de chairs molles, et dont l'un descend sur l'estomac, tandis que les deux autres battent les épaules, se choquent avec un bruit sourd quand ils courent, et, paralysant au repos l'expression des coins de la bouche, impriment à leur physionomie je ne sais quelle horrible fixité, quelle hideuse apparence de fureur impassible.

En 1812, le comte Dos Arcos, gouverneur de la province de Bahia, étant entré en négociation avec eux, cinq députés, trois hommes et deux femmes, pris parmi les plus distingués de la nation, partirent pour Rio-Janeiro. Ils furent logés au camp Sainte-Anne, dans une espèce de hangar ou d'écurie, dépendant des ateliers du gouvernement. Les hommes portaient pour unique vêtement une peau de *tamandua*, tamanoir, fourmilier, qui ne figurait pas mal un habit coupé à l'anglaise. Leur front était couronné d'un diadème de la même peau. Les femmes, entièrement nues, avaient une gracieuse coiffure de roseaux secs.

A peine furent-ils arrivés à Rio-Janeiro, sous la conduite du major Cardoso da Rosa, que dom Jean VI demanda à les voir. On les lui amena. Il les congédia en leur votant à chacun, quel que fût leur sexe, une chemise de coton, un gilet et un pantalon de nankin bleu. Ils se présentèrent ainsi à la seconde

audience; mais, rentrés dans leur écurie, ils n'eurent rien de plus pressé que de jeter bas leur défroque et de se promener tout nus. On leur apportait des vivres deux fois par jour. Ils étaient fort doux, et paraissaient un peu contrariés de la curiosité de leurs nombreux visiteurs. Deux des hommes savaient quelques mots de portugais; mais quand il leur fallait prononcer les labiales, ils étaient forcés de rassembler dans le creux de leur main les parties charnues, à moitié déchirées et pendantes, de la lèvre inférieure pour les rapprocher de la lèvre supérieure. Ils offrirent à dom Jean VI des hamacs de coton artistement tressés en fil de diverses couleurs, des vêtements, des ustensiles, des armes, et en reçurent quelques bijoux, des colliers, des anneaux, des boucles d'oreilles et deux haches desapeurs dont ils parurent plus enchantés que de tout le reste.

CHRONIQUE.

Parmi plusieurs lettres citées dans un recueil de correspondances, nous citons celle-ci, qui dépeint si bien les derniers sentiments de l'illustre Chateaubriand :

« Ce que c'est que de vieillir et de souffrir, mon très-cher ami ! La protestation de votre ancienne amitié est très-lisible : moi je pourrai signer à peine au bas de la mienne le nom d'un homme qui vous sera dévoué jusqu'à son dernier soupir, et c'est à Hyacinthe (c'était le nom de son secrétaire) que je dicte le reste. La goutte et les années m'ont saisi les mains, et je puis à peine marcher. Ah ! si je pouvais du moins aller vous voir dans vos montagnes, avec quelle ardeur et quelle foi je prierais dans la sainte chapelle du trappiste ! Je n'ai plus mes ouvrages, je ne m'occupe plus de rien, sinon de mourir bientôt. Le voyage a été très-long, et je suis las... Quant à la politique, je ne m'en occupe plus... Vous savez que je ne crois plus que dans la religion : Jésus-Christ est désormais mon unique et seul maître. Adieu, mon cher ami ! Je finis cette lettre presque en pleurant ; mais les chrétiens ne se quittent que pour se retrouver.

« Votre vieil ami, CHATEAUBRIAND. »

— On lisait dans un petit journal de 1791,

le *Moniteur*, le jeu de mots suivant : « Les carmes ont été dénoncés au club des Jacobins, comme ayant chez eux cinq canons et vingt-cinq armes. Collot-d'Herbois n'y trouva, perquisition faite, que vingt-cinq armes et cinq ânon». »

— En démolissant, entre la rue Neuve-Soufflot et l'ancienne église Saint-Etienne-des-Grès, une vieille tour en maçonnerie, qui paraissait d'origine romaine, on vient de découvrir une vaste et belle citerne. Les archéologues croient qu'elle servait à alimenter les troupes d'un camp romain qui a longtemps existé sur la montagne Sainte-Genève.

— On ne peut rester à Paris sans s'amuser. — Indépendamment de tous les plaisirs qu'offrent les *environs*, on trouve encore auprès de soi toutes les ressources pour se distraire chaque soir des questions sérieuses de la politique. — Au *Château des fleurs* ce sont de grands concerts vocal et instrumental, dans lesquels on entend Pendorlini, Legend, Riottaux; le *Club des Femmes*, par toutes les dames de la troupe; M^{lle} Esther Danhauser, dans la romance de la *Mère indienne*; Mayer qui dit les *Lampions* et la *Mère Michel aux Italiens*, etc., etc.

— Au Jardin-d'Hiver, nos célèbres chanteurs Ponchard, Géraldy, Bessin et Iweins, M^{mes} Iweins d'Hennin et Lefébure-Wély; l'orchestre dirigé par M. Fessy, et les fanfares d'instruments Sax. Dans sa partie instrumentale la valse du *Rossignol*, exécutée par Forestier. Des intermèdes comiques, par Joseph Kelm.

— La porcelaine de Sèvres est décidément à la mode. On en donne partout.

Cette année on a supprimé l'antique et solennelle médaille d'or, d'argent ou de bronze aux artistes; on leur a donné de la porcelaine d'encouragement.

L'histoire a reçu un cabaret; le genre, un simple thé; le paysage, une cafetière; l'aquarelle, un sucrier; la miniature, une tasse avec sa soucoupe.

La porcelaine a fait les honneurs des régates du Havre. M. le préfet de la Seine-Inférieure a offert aux vainqueurs de la rame et de la voile de magnifiques porcelaines de la manufacture de Sèvres.

— On sait que parmi les plus jolis modèles de porcelaines offerts aux artistes, ceux

des manufactures de La Roche-Boin¹ ont obtenu de générales admirations, et nous trouvons que c'est aussi un hommage relatif que de transmettre ici ces éloges. — Si cet usage continue, on parle d'offrir l'année prochaine des tapisseries des Gobelins.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Il signor Pascarello*.

Une jeune fille condamnée à prendre le voile pour couvrir le malheur de sa naissance et sauver ses parents du déshonneur, un jeune organiste qui l'aime et se fait aimer d'elle; un bon professeur de musique qui se dévoue pour eux et consent à épouser une vieille gouvernante, afin de passer pour le père de la pauvre enfant et faire son bonheur; tel est en quatre mots le canevas sur lequel M. Henri Potier a brodé les charmantes mélodies qui ont mérité un succès nouveau à l'Opéra-Comique.

Nous ne donnerions pas une juste idée de l'imagination déployée par MM. de Leuven et Brunswick, les auteurs du livret, si nous ne mentionnions plusieurs jolies scènes adroitement rapportées au sujet principal, et qui nous transportent à l'Opéra de Florence, au milieu de héros grecs, de naïades, de duchesses et de diablesses en costumes fort coquets.

M. Henri Potier, fidèle aux traditions classiques du Conservatoire, dont il est un des plus estimés professeurs, a écrit une ouverture binaire d'un bon style, et où se fait remarquer un chant de violoncelle placé entre les deux *allegro* de rigueur.

Le premier acte, au milieu de plusieurs morceaux agréables, contient une romance avec accompagnement de hautbois, dont M^{lle} Lavoye a fait valoir la douceur rêveuse, un chœur de jeunes novices, qui porte le cachet de l'auteur du *Caquet du Couvent*, et l'air *Vive la musique*, dont le mouvement est vif et le caractère franc.

La délicatesse, la grâce et le sentiment

¹ Palais-National, escalier de cristal.

sont les qualités dominantes de cette partition, qui a fourni à M^{lle} Lavoye une occasion éclatante de montrer une fois encore qu'elle est une grande et une admirable cantatrice. Le succès a été surtout pour elle et pour Mocker.

La troupe du Théâtre-Italien est à peu près complète. A la liste des artistes dont nous avons annoncé l'engagement, nous devons ajouter Bordas, qui a commencé sa carrière en Italie, et qui, après avoir quitté l'Opéra, s'est distingué à Madrid.

M. Dupin a aussi engagé le ténor léger Calzolari, à titre de *primo tenor di cartello*; c'est la place de Mario. Enfin, il a aussi traité avec M^{lle} Castellan, M^{lle} Angéline Bosio, et M^{me} Clary, soprano que l'on dit remarquable. M^{me} Clary a fait sa réputation en Italie dans les opéras de *Norma*, *Lucrezia Borgia* et *il Giuramento*; elle débutera, au Théâtre-Italien par le rôle d'Abigail, de *Nabucco*.

— Les feuilletons de lundi ont généralement rendu un témoignage favorable du grand succès que vient d'obtenir la Porte-Saint-Martin : les *Libertins de Genève* ont eu les honneurs de la critique sérieuse, que commandait cette belle étude du xix^e siècle. Justice a été rendue par tous nos confrères à l'exécution si remarquable de ce drame. Raucourt, Jemma et M^{me} Halley ont obtenu sur toute la ligne les éloges.

— La nouvelle administration du Château-Rouge donne à ses nombreux habitués des fêtes splendides. Eclairage magique, ascension d'un ballon lumineux, magnifique feu d'artifice par Ruggieri, etc., etc., etc.

— Parmi les cafés-concerts des Champs-Élysées, la foule affectionne de préférence celui du Grand-Carré, dirigé par une artiste habile, M^{lle} Anna Picolo. La décoration en est confiée au bon goût de M. Désiré, le gé-

rant du parc d'Enghien. Eclairage splendide, ballon lumineux, nouveautés musicales, sont autant de titres à la faveur du public.

A ce Numéro sont jointes les planches 2374 et 2375.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappellerons le système épilatoire de M^{me} Dussert, rue du Coq Saint-Honore, n° 13, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — *La Crème de la Mecque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M^{me} Dussert apporte les plus grandes perfections pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins; et l'*eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — la *Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

M. Cocklaère, rue Gaillon, 12, connu par l'élégance qu'il sait donner à ses guêtres vient de se recommander à la reconnaissance du public par une invention moins brillante, mais d'une utilité incontestable. Ses bas laces, d'une coupe entièrement nouvelle et qui lui appartient, enveloppent exactement la jambe, et préviennent les engorgements qui résultent non-seulement d'une prédisposition aux varices, mais d'une marche prolongée. Ils seront bientôt d'un usage général.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins bouillie, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.